

Anachroniques parfois, ou difficiles à situer, les images de Marc Wendelski sont pourtant bien celles d'un photographe contemporain : elles nous parlent du monde présent. On y trouve toutefois nombre d'emprunts ou de composantes historiques : moins à la grande rhétorique du photoreportage classique (de la Farm Security Administration à la tradition Magnum, par exemple) qu'à quelques photographes inclassables, inépuisables. Eugène Atget, entre autres, éternellement hors du temps et inlassable pionnier tout à la fois, documentariste qui n'eut de cesse de malmener les limites (et la fausse évidence) du document, au même titre que, plus tard aux Etats-Unis, un Walker Evans. Plus près de nous : Joel Sternfeld, magicien du recul qui sait nous confronter avec intelligence à la noble étrangeté de ceux que nous croisons (*Stranger Passing*), aux nouveaux habitats utopiques (*Sweet Earth*), aux lumières, aux détails et aux états changeants de nos environnements si proches et pourtant si vastes, limpides et inextricables (*Oxbow Project*).

Sans qu'on veuille ici parler d'influence, c'est à ces figures « datées » que nous renvoie la démarche de Marc Wendelski, même s'il le fait équipé d'une culture très au fait des pratiques photographiques actuelles, d'une sensibilité aiguë où filtre une mélancolie diffuse mais sans amertume, sans passéisme, sans naïveté. Avec une forme de constance subtile dans cette écriture photographique qui lui est propre, identifiable, il se permet ainsi au fil des ans et des projets d'aborder des sujets très divers et de leur donner des tonalités variées : parti de l'approche à la fois détachée et rigoureuse de « SAS » pour aborder avec « Beyond the forest » un contenu plus strictement documentaire (faisant la part belle à la dimension plastique, esthétique), il s'est aussi permis des détours par la chronique intimiste (« Nage libre » ou plus récemment « Haven ») ou par un questionnement plus radical sur les limites de la visibilité et notre rapport même à l'image (« Dust », récompensé en 2011 par le Prix Paule Pia à Anvers). On s'aperçoit alors que des fils rouges, d'imperceptibles lignes de trame relient ces séries à travers d'identiques préoccupations. Le rapport au vivant d'abord, et au végétal en particulier. Le temps et ses effets : des ravages le plus souvent, mais aussi d'inattendues et poétiques renaissances. La tension enfin entre l'utopie et le réel – et le rapport à l'espace est, dans sa photographie, la pudique mais indéniable marque d'une soif d'absolu.

Ces préoccupations se retrouvent d'ailleurs dans son dernier travail : « Beyond the forest » nous parle d'un camp d'activistes occupant la forêt de Hambach en Allemagne, menacée par l'expansion d'une des plus grandes mines à ciel ouvert d'Europe. Ici, le paysage est à la fois incommensurable, singulier. Beau et dévasté. Immédiatement séduisant et extrêmement difficile à appréhender. En face, des activistes venus de toute l'Allemagne mais aussi d'autres pays européens se succèdent au camp, se relaient, s'insinuent malgré les opérations d'expulsion. Ils luttent, résistent, s'opposent. Électrons libres et disponibles qui disparaissent souvent comme ils sont apparus, refont corps par grappes fournies ou erratiques, au gré des projets de déforestation, d'urbanisation, d'industrialisation qui les heurtent ou les mobilisent. Aujourd'hui à Hambach, ailleurs demain. Vêtus et logés selon leur guise et sans souci de la manière dont seront interprétées les apparences – très conscients que leur apparence contribue à définir leur identité, toutefois –, ils posent, une fois la méfiance passée, devant l'objectif avec naturel et décontraction, parfois avec gravité. De toute leur position, dans tous les sens du terme, émane infiniment de beauté, de détermination et de dignité.

Visages parmi d'autres de cette grande masse imprécise que l'on a appelée « les altermondialistes », que l'on nomme parfois ou ailleurs les insoumis... Ils se diluent de par leur attitude, et même parfois chromatiquement, dans le paysage qu'ils habitent ou défendent : pas d'affrontements ici, ni d'actions spectaculaires. Moins encore de scoop, et pas de place pour les mass-médias. Solitaires et solidaires, ils sont les esprits séculiers, fantômes tenaces, taupes obstinées, citoyens discrets, qui déambulent et errent dans la forêt menacée.

Le photographe se garde bien ici d'en faire de nouvelles icônes d'une rébellion trop romantique : tous sont saisis à distance, avec un recul qui les situe en permanence dans leur contexte, avec une franchise dans le regard qui préserve leur opacité. Souvent, dans les portraits de Marc Wendelski, les gens semblent, physiquement ou mentalement, renvoyés à ce qui les dépasse, à ce qui est plus grand qu'eux, dans une confrontation tantôt poétique, tantôt douloureuse, souvent énigmatique, au grand-dehors ou à leur propre intériorité. C'est encore le cas ici avec ces personnages dont nous ne savons pas l'histoire, qui ne déploient pas de façon lisible leurs mobiles ou leurs idées, et dont l'énergie magnifique et dérisoire se compare, non sans vertige, à de soudains plans d'ensemble ou à quelques panoramiques qui nous font embrasser, tout à coup, des vides immenses au creux de la forêt, ou l'irruption violente et incongrue de l'ingénierie lourde. On peut y perdre pied et, comme si souvent dans le monde qui est le nôtre, le sens de la mesure. A nous de nous situer, entre le vert et le gris : mais où commence le vert, où finit le gris ? Il faudra mieux encore y appliquer notre œil.

Il n'y a pas de jugement moral chez le photographe, et même s'il y a une prise de position (ce qui est aussi politique), elle passe toujours par un point de vue et, ce qui est mieux et plus, par un questionnement du regard. Une façon inédite de pratiquer la « métaphotographie » (une photo qui nous parle aussi de photographie) sans maniérisme, sans se mordre la queue, sans perdre le sens d'un contact fort et immédiat avec le concret, ni du lien entre matière et esprit. Avec constance, avec une exceptionnelle intelligence dans la perception (qui passe bien entendu par celle de la lumière), avec un sens de l'équilibre et de l'aération qui, depuis le début, définissent l'état d'apesanteur où se meut et flotte sa photographie, avec un affect propre et une subjectivité très identifiable – qui jamais ne plombent ou n'écrasent, justement, le sujet –, Marc Wendelski continue d'avancer, de découvrir, d'émouvoir, d'étonner, de déstabiliser, de questionner, de ravir. Dans nos sociétés tendues de flux d'image indistincts et sans conscience, ces qualités aussi sont de précieux outils de résistance, et des voies pour demain qu'on ne peut qu'avoir envie d'emprunter. Des moments de rencontre, tout simplement, mais au sens fort du terme, avec notre terre et avec les hommes qui l'habitent, qui pensent à nous, qui veillent sur elle, à Hambach ou ailleurs, et qui plus encore que de faire image, sont capables de faire sens – et de faire vibrer les nôtres. Dernier avatar défendable d'un humanisme, peut-être, bientôt désuet.

Eda